

*Sensations et intelligence**

C'est par nos diverses sensations que nous sommes en contact direct avec notre univers, notre milieu humain, familial, amical, culturel. C'est par nos diverses sensations que nous pouvons rencontrer immédiatement l'homme dans ce qu'il a de plus individuel ; le rencontrer comme l'autre.

Il est facile de nous rendre compte que nous n'avons pas le même contact avec nous-mêmes qu'avec les autres. Quand je réfléchis sur la force de l'affirmation : « Je suis », qui exprime cette expérience interne si particulière de mon *exister* à travers mes diverses opérations humaines, tout spécialement à travers mes opérations spirituelles de pensée et d'amour, je saisis bien cette situation privilégiée où je me trouve pour atteindre mon *exister*, différente de la situation où je suis pour affirmer l'*exister* d'une réalité physique : mon propre corps et celui des réalités qui m'entourent. Je saisis mon *exister* de l'intérieur, ayant conscience que je suis seul à pouvoir l'atteindre de cette manière. En revanche, l'*exister* des réalités qui m'entourent, et même celui de mon propre corps, tous les hommes capables d'exercer leur intelligence et leurs sensations sont capables de les saisir comme moi. Il y a alors un apport des sens externes, d'autant plus précieux qu'il sauvegarde l'objectivité la plus grande.

SENSATIONS EXTERNES ET INTELLIGENCE

Cela nous permet d'affirmer que nos sens externes apportent à notre connaissance une objectivité unique, mais en même temps de reconnaître que l'intelligence, en acte dans les affirmations : « Ceci est » et « Je suis », dépasse nos sensations externes en s'en servant pleinement. Notre intelligence, en affirmant : « Ceci est », atteint autre chose que nos sensations, que la sensation du toucher. Par exemple, lorsque nous touchons la réalité sensible qui nous est présentée, nous la sentons ; et au-delà, nous affirmons qu'elle *est*, qu'elle est là présente, qu'elle est autre que notre propre corps. Et cela est vrai de chacune de nos sensations.

Ce lien si profond de nos sensations externes et de notre intelligence manifeste ce qui caractérise très profondément notre intelligence humaine. Elle est présente à travers nos sensations, et elle les ennoblit en les assumant dans leur exercice propre sans les altérer, sans les transformer dans leur spécification. Le toucher demeure le toucher, la vision demeure la vision, etc. Mais ces sensations acquièrent par l'intelligence, une dignité humaine. Ma vision est une vision de l'homme ; c'est *mon regard*, que j'ai sur tout ce que je vois. Et c'est de là que je projette sur les animaux qui voient quelque chose de ma vision : le comment de leur vision, je l'ignore. Je ne peux étudier leur vision que d'une manière matérielle, en étudiant l'organe de leur vision ; de même leur toucher, leur manière de sentir, d'écouter. Comment l'aigle voit-il sa proie de si loin, de si haut ? Comment le chien repère-t-il les traces de ce lièvre qu'il poursuit ? Et quelle est sa conscience de voir ? A-t-il une joie de voir ? Ce qui caractérise les sensations de l'homme, c'est précisément qu'il en a conscience, elles font partie de son univers et peuvent lui procurer de la joie¹.

Tâchons de décrire rapidement l'univers de nos sensations, de caractériser ces cinq modalités, et de comprendre leur pourquoi.

VISION ET TOUCHER, DEUX EXTREMES

Les deux extrêmes de cet univers de nos sensations sont la vision et le toucher. Cette dernière est très liée à la vie biologique, et elle s'étend à tout le corps, avec des

* In : *Louvain*, Revue mensuelle de l'Université catholique de Louvain et de l'Association des anciens et amis de l'UCL, n° 21, septembre 1991, pp. 20-23.

¹ Cette réflexion d'Aristote au début de la *Métaphysique* est très caractéristique : « L'homme a de la joie de voir » ! (cf. *op. cit.*, A, 1, 980 a 21-25).

points particulièrement sensibles. Elle permet à l'homme de sentir son milieu, d'en prendre conscience, de s'y trouver à l'aise et de se détendre – le bain de soleil ou le bain de mer – ou au contraire de sentir combien ce milieu peut l'agresser, le violenter, le blesser : le milieu peut mettre l'homme dans un état d'opposition, de désir de fuir et, s'il ne le peut, de se refermer sur lui-même en attendant un meilleur climat. Il peut s'envelopper tout entier dans son « cocon » en se défendant.

Le toucher de l'artiste sculpteur qui palpe une statue de bois ou de granit, ou de l'artisan qui palpe un tissu est tout autre, car il est habité par une intelligence inspirée qui veut s'arrêter pour goûter la force abrupte de cette statue de granit ou le moelleux de ce tissu. Il y a un toucher artistique qui dévoile l'intensité des qualités propres à telle ou telle matière, à telle ou telle eau, à tel ou tel air, à tel ou tel souffle. Le toucher n'est-il pas le sens des *éléments*, de la matière, de la vie biologique ?

Le toucher nous permet de saisir toute la force du jugement d'existence. C'est le sens de l'*autre*, juxtaposé, *extérieur* à nous, et que pourtant nous pouvons toucher, avec lequel nous pouvons « être en contact ».

LE GOUT, UN TOUCHER INTERIEUR

Tout proche du toucher, il y a le goût. C'est le toucher de ce que je mange, de ce que je bois, de ce que je puis mastiquer, broyer avec mes dents, et goûter avec ma langue. Goûter la saveur d'un aliment en le mangeant est comme un toucher intérieur. Cependant l'extériorité du toucher demeure, car l'aliment n'est goûté que tant qu'il demeure « autre ». Dès qu'il est assimilé, il n'est plus goûté sensiblement. Il se transforme en moi-même, en ma propre individualité. Le goût réclame donc, comme le toucher, une certaine extériorité. Mais son caractère particulier est que la réalité touchée est sentie « en moi ». Son extériorité se manifeste dans une certaine immanence. Goûter la saveur amère d'une boisson, ou au contraire la douceur du miel, goûter le piquant d'un aliment qui arrache le palais, ou au contraire le moelleux du caramel ... montre bien toute la diversité de cette sensation, dont le caractère propre est d'être vécue en mon palais (c'est le lieu propre où cette connaissance sensible s'exerce en moi), tout en me révélant l'apport de ce qui, extérieur à moi, est capable d'être transformé en moi.

Du point de vue humain, n'oublions pas le développement affectif de ce toucher intérieur qui se réalise dans le baiser. Ce geste, nous le savons, peut impliquer toute une série de modalités depuis le baiser très spirituel d'une mère pour son enfant, jusqu'au baiser terriblement affectif et passionnel – « Je t'aime et je te mange ! »

VISION ET INFINI

La vision n'est-elle pas la sensation la plus différente du toucher et du goût ? En effet, elle est précisément la sensation qui peut atteindre ce qui peut être très loin de moi : la lumière. Par la vision, je peux « toucher », atteindre d'une manière sensible une réalité qui est tout autre que moi (le soleil, la lune, les étoiles, l'horizon), et qui pourtant fait partie de mon univers sensible. Si le toucher me donne le sens de ce qui me limite immédiatement, la vision me donne le sens de ce qui est illimité, infini, de ce qui n'est plus mesurable par l'homme : les galaxies, le soleil. Si le toucher est la sensation la plus réaliste, la vision est la sensation la plus idéaliste, la plus idéalisable : celle qui, toujours, permet d'échapper au réel contraignant et tyrannique ! Par la vision, nous levons les yeux vers « le ciel ». Le toucher fait tomber les mains vers la terre...

La vision, cependant, peut avoir aussi un caractère très intime et très affectif. Elle permet de « dire » ce qui ne peut pas être dit : la vision de la mère qui regarde son enfant, qui regarde le regard de son enfant. Par les yeux, par le regard, nous pouvons communiquer au regard de l'ami l'amour que nous lui portons dans notre cœur. C'est un échange de lumière et de feu qui peut alors se transmettre, se « dire », d'une manière très sensible, très affinée et très profonde. Il y a alors une intersubjectivité très intime, très forte. Mais il peut y avoir aussi le regard glacial de celui qui nous hait et

qui nous veut du mal, qui veut notre mort. Un tel regard est capable de briser tout lien affectif. Il peut être comme un glaive qui blesse en atteignant en nous ce qui est le plus vulnérable. Il y a des regards interrogateurs qui créent des distances, qui éloignent. Voilà la vision au service de l'amour, de la haine, créant des séparations ou appelant au contraire une plus grande intimité. Notons encore que la signification profonde du sourire réclame un regard plein d'amour. Dans un cœur plein de haine, le sourire ne fera qu'augmenter la haine : ne peut-il pas aller jusqu'au rictus, dans lequel on saisit un abîme d'ironie ?

La vision est la sensation la plus proche de notre imagination et de notre activité intellectuelle. C'est sa dignité incomparable. Mais c'est par là aussi qu'elle peut être comme impersonnelle, lointaine. Elle peut être lumineuse ; elle peut être ténébreuse.

LE SON, RYTHME DE LA TERRE

Proche de la vision, en étant comme son complément, il y a l'audition. En effet, de même que la vision peut atteindre des réalités très éloignées, l'audition peut capter des sons très lointains, des cris d'appels ; mais ils sont évidemment beaucoup moins lointains que la lumière, que les réalités lointaines qui sont vues. Entendre un son est une sensation qui permet d'être en contact avec la réalité lointaine qui produit un tel son. Ce contact avec la réalité est autre que celui de la vision. L'un m'unit à la lumière, l'autre au son.

Quelle différence y a-t-il entre la *lumière* et le *son* ? La lumière est ce qui actue d'une manière ultime notre univers physique. Celui-ci a son unité sensible propre grâce à la lumière. Par la vision, je suis capable d'être relié à cette unité, et de la sentir. La lumière réalise cette unité de l'univers et de moi-même. Par le son, je suis capable d'être relié au rythme de notre terre. De tout ce qui est au-delà de notre terre, je peux voir la lumière, mais je n'en entends pas le rythme, le mouvement.

Par là, je saisis bien la différence qui existe entre son et lumière, et comment le mouvement vital m'est révélé par le son et en dernier lieu par l'homme, grâce au son qui lui est propre : sa voix, son cri, au service de sa *parole*. C'est la voix de l'homme, de l'enfant, du vieillard, voix qui appelle, voix qui parle, qui communique des secrets, des souffrances, des douleurs, qui nous montre le mieux ce que représente pour nous cette sensation, ce qu'elle nous apporte. C'est par l'ouïe que je puis entrer en contact avec l'homme, l'ami qui me confie ses secrets, le moribond qui appelle au secours, qui crie. C'est par l'ouïe que le contact spirituel peut se faire.

ODORAT ET AFFECTIVITE

Quant à la sensation olfactive, elle est sûrement la sensation la plus difficile à préciser. Elle joue un rôle important à l'égard de la nourriture. Elle accompagne d'une manière très spéciale notre manière de goûter les aliments et les boissons et nous révèle souvent le caractère propre de tel aliment, de telle boisson. Elle nous permet aussi de rechercher tel bien sensible qui nous attire par son odeur alléchante. Elle nous permet de découvrir la bonne ou la mauvaise odeur de tel milieu, odeur qui nous aide à nous détendre, nous met dans un état euphorique, ou au contraire nous inquiète, nous met dans un état de défense, de retrait.

Par le fait même, cette sensation nous permet de découvrir le lieu où nous sommes « chez nous », ou au contraire où nous sommes en danger. L'odorat du chien de chasse est particulièrement significatif. Il suit le gibier à la trace et peut le dépister. L'homme, par son odorat, peut découvrir lui aussi son « gibier » ! On connaît l'expression un peu vulgaire, mais bien révélatrice : celui-là, il a le « nez creux », il a « du flair ». Il sait découvrir ce qui est bon pour lui, ce qui lui convient. Il est évident que ce n'est pas seulement la sensation olfactive qui permet cette découverte, mais elle est ce qui nous permet d'être en contact proche ou lointain avec ce qui est notre bien.

L'intelligence affective fera ce discernement, avec le concours très étroit de cette sensation.

La sensation olfactive a donc une place très particulière dans notre vie sensible. Elle est très liée à nos états affectifs, et par là elle est proche de nos sensations du goût et du toucher. Mais elle a le privilège, comme la vision et l'ouïe, de pouvoir sentir à travers un milieu, au-delà de la présence immédiate de réalités sensibles.

CINQ SENS POUR EXISTER

Il est, dès lors, facile de comprendre que nos cinq sens ont ce rôle capital de nous permettre d'être en contact réel et existentiel avec l'univers physique en lequel nous sommes, avec *notre* univers : contact immédiat à l'égard de notre corps et de toutes les réalités sensibles que nous pouvons toucher ou utiliser pour notre nourriture et notre boisson ; contact différent à l'égard des réalités lointaines mais demeurant cependant dans notre horizon visuel, auditif, olfactif.

Ce contact sensible, réel, est très particulier. Grâce au concours de notre intelligence, il devient conscient et peut même permettre le jugement d'existence. En touchant mon corps, je puis affirmer qu'il existe ; en voyant les étoiles, j'affirme aussi qu'elles existent, mais la certitude de ce jugement d'existence a une valeur très différente — il en est de même pour l'audition et la sensation olfactive. Dans la vision, l'audition et l'olfaction, je demeure certain de mes sensations, de leur contenu qualitatif mais je ne puis déceler *immédiatement* l'existence de leur origine.

Il faudrait encore ajouter que nos sensations du toucher et du goût ont quelque chose d'unique en nous permettant de poser immédiatement le jugement d'existence, dans la mesure où nous atteignons dans ces sensations les sensibles propres du monde physique. Les sensibles communs, en effet, ne nous permettent plus de poser le jugement d'existence. Car précisément les sensibles communs, c'est-à-dire ceux qui peuvent être saisis par tous les sens, et tout spécialement par la vision, l'audition, la sensation olfactive, ces sensibles communs (le mouvement, le repos, le nombre, la grandeur, la *figura*) ne nous permettent pas de saisir ce qu'il y a de plus actuel dans les réalités sensibles. Ils nous permettent seulement de saisir leur manière d'être, leur conditionnement, ce qui est mesurable, et non ce qui est parfaitement en acte. Seuls donc le toucher et le goût nous permettent d'être en contact *immédiat* avec les réalités physiques et fondent une philosophie réaliste.

Descartes, en refusant l'objectivité des sensibles propres et en n'acceptant que les sensibles communs, nous enferme vraiment dans une idéologie : il ne pourra affirmer l'existence des réalités de notre univers et de notre corps qu'en se servant de la Réalité première, la Vérité première, le Créateur, qui ne peut nous tromper ! L'affirmation de l'existence de Dieu est garante de l'affirmation de l'existence des réalités physiques de notre univers, du fait même que nos sens peuvent nous tromper à l'égard des sensibles propres. Il faut donc fonder nos sensations sur les sensibles communs. Nous pouvons les mesurer, et en avoir par là une certitude objective parfaite ! Descartes n'a-t-il pas assimilé le caractère propre de notre toucher à celui de notre vision ? Il semble n'avoir pas saisi le caractère propre du toucher.

Il serait intéressant de préciser comment nos diverses sensations sont en relation avec les diverses interrogations de notre intelligence qui cherche à saisir, à analyser la réalité dans ce qu'elle a de plus propre. Pour bien saisir ce lien, n'oublions pas que la philosophie de l'art, qui étudie notre activité artistique et nos œuvres artistiques, est génétiquement première. C'est bien à l'égard d'une œuvre artistique que nous distinguons en premier lieu la forme de la matière, distinction qui est le fondement de toute l'analyse d'une philosophie réaliste. Et c'est bien là que la vue et le toucher sont parfaitement manifestés.

L'INTELLIGENCE EN APPÉTIT

Lorsque, dans l'expérience d'une œuvre réalisée par l'homme, le toucher domine, notre intelligence, éveillée par cette expérience se pose alors la question : *en quoi* cette œuvre est-elle faite ?

Lorsque, dans l'expérience d'une œuvre faite par l'homme, la vue domine, notre intelligence, éveillée par cette expérience, se pose la question : quel est le caractère spécifique de cette œuvre ? Qu'est-elle ?

Lorsque dans l'expérience d'une œuvre faite par l'homme, l'ouïe domine, par le bruit, le son, nous sommes alertés pour chercher l'origine de ce bruit : d'où vient-il ? Car le son, le bruit, impliquent un mouvement, et l'origine de ce dernier est aussi celle du son !

Lorsque nous expérimentons une œuvre faite par l'homme où l'odeur domine, nous nous interrogeons pour saisir ce qui nous attire. Le parfum n'est-il pas très significatif ? Il nous convient ou nous repousse, nous écarte.

Enfin, lorsque nous expérimentons un aliment que nous pouvons goûter et que nous aimons, nous nous interrogeons pour saisir si cet aliment est meilleur que tel autre, lequel est vraiment pour nous ce que nous estimons le plus.

Ne pouvons-nous pas établir un lien entre nos diverses sensations et nos interrogations les plus fondamentales ? Si oui, nous voyons alors comment notre intelligence est « mise en appétit » de diverses manières, à cause précisément de ces contacts qualitatifs avec les réalités physiques. Et par là, nous voyons comment notre intelligence, qui se sert de nos sensations, va pouvoir se développer selon diverses orientations. Nos diverses interrogations fondamentales s'originent bien dans nos diverses sensations. Mais cela présuppose que ces sensations soient irréductibles, grâce à la diversité des sensibles propres, qui ne peut être mise en évidence que dans le jugement d'existence : il les fonde et les ramène directement à ce-qui-est comme tel. La distance (*diaphora*) entre les qualités sensibles atteintes immédiatement par les sensations et l'exister actuel des réalités — qui est atteint par l'intelligence — n'est-elle pas ce qui est la source même de nos interrogations, éveil fondamental de notre intelligence ? Sans le jugement d'existence, ne serions-nous pas, par nos sensations, en présence de qualités qui s'opposeraient, cherchant à s'unir dialectiquement en une synthèse supérieure ? De là, nous pouvons comprendre comment l'expérience artistique peut si facilement donner naissance aux philosophies idéalistes, avec le primat des idées, ou de l'exercice...

Enfin, comprenons comment nos diverses sensations peuvent, grâce à l'affectivité passionnelle et spirituelle, éveiller en nous diverses représentations symboliques, et cela à des niveaux très divers : poétique, artistique et même mystique. Il faudrait analyser ici le langage des poètes et celui des mystiques, et voir comment nos sensations sont assumées et expriment ces contacts personnels avec notre univers (ceci pour le poète)², avec le Créateur et le Sauveur (ceci pour le mystique)³.

² Cet usage de nos sensations permet au poète de donner à sa poésie un réalisme unique qui suscite un plus grand émerveillement, un plus profond amour.

³ Nous pourrions citer de très nombreux textes de la Bible qui utilisent les sensations pour exprimer ce que nous vivons dans notre vie mystique mais nous ne pouvons ici qu'en évoquer quelques-uns : « Yahvé étendit la main et me toucha la bouche » (Jr 1, 9) ; « Jésus lui dit : "Ne me touche pas" » (Jn 20, 17) ; « Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur » (Ps 34, 9) ; « Dieu respira l'agréable odeur ... » (Gn 8, 21) ; « L'arôme de tes parfums est exquis ; ton nom est une huile qui s'épanche » (Ct 1, 3) ; « Grâces soient à Dieu qui, dans le Christ, nous emmène sans cesse dans son triomphe et qui, par nous, répand en tous lieux le parfum de sa connaissance. Car nous sommes bien, pour Dieu, la bonne odeur du Christ » (2 Co 2, 14-15) ; « Si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance » (Ex 19, 5) ; « Pitié pour moi, écoute ma prière » (Ps 4, 2) ; « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le » (Mt 17, 5) ; « Dieu entendit les cris de l'enfant » (Gn 21, 17) ; « Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix... » (Jn 3, 8) : « Nul n'a jamais vu Dieu » (Jn 1, 18) ; « Venez et voyez » (Jn 1, 39).

Par là nous comprenons comment ce qui est à l'origine se retrouve au terme, et comment il y a un lien entre les deux extrêmes de notre vie humaine ; comment le corps, par nos sensations, demeure toujours présent : on ne peut s'en abstraire que momentanément, et il faut toujours y revenir pour fonder un véritable réalisme et une véritable intimité affective et même mystique, si du moins nous voulons la communiquer à ceux qui sont proches de nous. Le solitaire pourrait-il s'en séparer pour vivre d'une contemplation pure ? Ne risquerait-il pas de ne plus pouvoir, en se coupant de ses frères, se corriger incessamment, et, par le fait même, de demeurer dans son *imaginaire* ? Celui-ci l'enfermerait forcément en lui-même.

MARIE DOMINIQUE PHILIPPE, O.P.*

* Le père Marie Dominique Philippe est dominicain. Auteur de nombreux ouvrages et articles, il a enseigné la philosophie et le théologie à l'Université de Fribourg et au Saulchoir de 1939 à 1982